

SON PAYS PRÉFÉRÉ

Pierre Caminade

Mon pays préféré est cette gorge de montagne.

Jean Malrieu

Ce 26 avril, dans le train qui m'emmenait de La Seyne-sur-Mer à Montauban, j'ai relu tous les poèmes de Malrieu en les lisant tous, pour la première fois, de suite.

Depuis quelques mois j'y cherchais surtout la terre, le dialogue du poète et de la terre, l'enracinement. Ce jour-là, plus encore. Pour cette raison, aussi, que le train nous livre à l'espace et nous lie à la terre, à tel point que, parfois, comme hypnotiquement, on s'identifierait à elle, à sa substance et à ses formes innombrables.

Il se fit, alors, entre la poésie de Malrieu et notre terre de Languedoc et de France, une conjonction permanente, lumineuse et mobile qui, comme j'étais seul dans le compartiment, me mit dans un état de *présence* à elles et à moi-même, lucide, serein, un état de *dévotion*. Je vivais, tout au long de cette ligne de chemin de fer et de cette terre dans cette langue luminescente, de cette luminescence discrète que le choix des mots et leur ordre donne à chaque mot, de ces mots que la voix intérieure articulait comme autant de reliefs, reliefs plus abrupts ou plus modelés des métaphores, je vivais cette courbe selon laquelle Malrieu enveloppe et unifie en une forme originale, renouvelée par séries, les discontinuités de son invention verbale, sonore, les soigneuses disharmonies, les silences au-delà desquels elles s'enchaînent et sa sympathie pour les choses du monde, de la terre, pour les êtres de terre et les mots.

Je lisais. Je relisais. Je revenais aux poèmes, de *La Vallée des Rois*, cette courte vallée de l'Aveyron où, par l'amour et le verbe du poète, les ancêtres, les habitants de Penne-de-Tarn, les amis qui venaient l'y voir, l'été, supplantent et effacent les Pharaons de Louxor,

car notre ville est une ville de mémoire et sans histoire...

Malrieu est, ici, tout dévoué à sa terre natale et d'enfance et d'amour, aux siens dont certains ont si cruellement disparu. La présence de la terre et la sienne y sont à leur comble.

Comme il l'a écrit dans le dernier numéro du Bulletin du Musée Ingres, que je dois à l'amabilité de ses amis d'enfance, les Guicharnaud, dans un hommage au « peintre local », Lucien Andrieu, qui « construisait un pays de haut songe proche de mes rêveries d'alors : l'énorme pays de la bonté » :

(Plus on devient soi-même plus on se replie sur sa propre spécificité, plus on devient original et universel).

Elle était là, à Penne, sa spécificité.

Le dernier poème du dernier recueil, *Possible imaginaire*, s'intitule *Terre*, et les deux derniers vers : .

Ecouter l'alphabet des naissances, des rumeurs
Et transcrire.

Je revenais aux poèmes de *La Vallée des Rois*, à *Mon Pays préféré* :

Mon pays préféré est cette gorge de montagne

et à ce vers de ce poème :

À mourir, autant que ce soit là.

C'était là. Nous y étions, une centaine, au bord de la fosse, creusée dans l'herbe drue, haute, humide de ce pré en pente, le cimetière du Ségala, ce 27 avril, par un jour de soleil et de printemps. Lui, il avait dit encore :

Nous avons encore à voir naître, et mourir.
On ne devrait pas pleurer.
Mais c'est comme ça.